

L'Abeille

de la Nouvelle-Orléans

Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lnc., Telephone Main 1100.

Enregistre à la Poste de la Nouvelle-Orléans, Lnc., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.

En Louisiane et au Mississipi, par an \$2.50
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

Mais Que se Passe-t-il Donc a Baton Rouge?

La Convention s'est assemblée à Baton Rouge depuis le 1er mars, donc il y a aujourd'hui même, quatre-vingt-sept jours qu'elle est en session et nous en sommes à nous demander ce qui a été accompli pour le bien de la Louisiane. Il n'y a que quinze jours encore à travailler, et dans ce temps là que peut-on faire, pour mettre de côté tout ce fatras de "bills" et promulguer quelques lois vraiment utiles?

Au début de la convention il y avait cinq sujets, cinq problèmes de la plus haute importance et dont la résolution absorbait les esprits de tous ceux qui ont à cœur le bien-être de notre Louisiane. Ces cinq sujets sont: La taxation, le judiciaire, le suffrage, l'éducation, et les grandes routes.

Une seule de ces cinq questions a été décidée et c'est la dernière, celle des grandes routes. Nous aurons la satisfaction de croire que dans à peu près cinq ans, notre pays sera sillonné de routes carrossables. Ce sera encore un immense bienfait, car avec les communications établies dans les campagnes, nous pouvons nous attendre à voir la prospérité chez nos fermiers et conséquemment l'amélioration des conditions de la vie.

Mais encore, ce n'est que l'accomplissement d'un cinquième du programme, et le reste doit se faire avant la clôture, c'est-à-dire dans deux semaines!

Il est permis d'élever la voix, afin de rappeler aux délégués, qu'ils sont à Baton Rouge, les envoyés du peuple, et qu'ils y sont pour faire leur devoir, et écrire dans la constitution de l'Etat, des lois capables d'aider au développement de la Louisiane, et au bien-être de ses habitants.

Sur le courage

Nous remarquons dans La Vie ces réflexions sur le courage: elles sont du capitaine Maurice Garçon, et nous pouvons ajouter qu'elles émanent d'un homme qui en parle en connaissance.

Toute victoire est à deux degrés: on vaine sapeur d'abord, et puis l'ennemi.

Tous ont peur, mais certains ne le laissent pas voir: ce sont les braves. Etre brave ou faire le brave, c'est la même chose.

Peut-être faut-il, pour bien connaître un homme l'avoir divisagé sous le feu; la peur fait monter l'âme aux yeux.

L'ennemi, en montrant sa peur, nous ôte la nôtre. Le courage que perd l'un des adversaires, l'autre le gagne immédiatement.

Il n'est pas mauvais, avant l'attaque, de flatter un peu sa carcasse. Une viande savoureuse, un gai coup de vin, une bonne pipe, et voici la bête moins rétive: c'est la caresse sur l'encloture avant l'obstacle.

Jeune, on est plus prompt à braver la mort; mais vieux, on la reçoit mieux.

N'avoir de toute sa vie rampé que sous le feu, c'est déjà n'être pas trop vil.

Quand vient le moment d'être brave, les soldats sont aidés par l'exemple du chef; mais le chef lui-même, qui doit l'aider?

—Sa troupe, en le regardant.

Décret conférant à Gallieni la Dignité de Maréchal de France

Paris.—On a conféré à titre posthume la dignité de maréchal de France au général Gallieni.

Marie Curie

Mme Marie Curie, à qui l'on doit la découverte—dont elle partage l'honneur avec son mari—du radium et des phénomènes radio-actifs, est en ce moment aux Etats-Unis. Cette semaine, le président Harding lui a offert le gramme de radium, don des femmes américaines.

La place qu'occupe Mme Curie est peut-être sans précédent dans l'histoire de la science. Fille d'un savant polonais, de fortune modeste, elle s'éleva graduellement par son travail jusqu'au sommet qu'elle a aujourd'hui atteint. Mme Curie est la seule femme qui ait été désignée pour le prix Nobel.

Différents gouvernements auraient désiré lui accorder une distinction honorifique se traduisant par rubans ou médailles, mais Mme Curie refusa, comme elle avait refusé la Légion d'honneur.

La passion de Marie Curie pour les recherches scientifiques se manifesta chez elle dès son jeune âge; on pourrait presque dire que sa nursery était un laboratoire; au lieu de jouer à la poupée, elle s'amusait avec des cornues, des mortiers, des densimètres, des burettes et des creusets, auprès de son père, M. Sklodowsky, professeur de Physique au Collège de Varsovie, quand celui-ci procédait à ses expériences scientifiques. Au fur et à mesure qu'elle grandissait, la jeune fille devint de plus en plus utile à son père et finit par lui être tout à fait indispensable.

A la mort du professeur Sklodowsky, Marie et sa sœur, laissées dans une situation financière plutôt embarrassée, se trouvèrent en face de la dure nécessité de la lutte pour l'existence. Marie vint à Paris, avec en poche l'énorme somme de 50 francs, mais nantie de connaissances scientifiques bien plus grandes qu'elle ne s'en rendait compte elle-même. Pendant un certain temps, cependant, elle ne put tirer parti de ces connaissances, et elle vécut dans la misère, ses repas se composant la plupart du temps uniquement de pain et de lait.

Enfin, un laboratoire l'accueillit comme assistante; elle y préparait les fourneaux et lavait les bouteilles! Mais il ne se passa pas longtemps avant que le professeur Lippmann, chef du laboratoire, s'aperçut des qualités de la jeune fille et de la solidité de sa science. Il lui donna toute facilité de travailler.

Elle suivit alors les cours de la Sorbonne, où elle rencontra Pierre Curie, chargé de cours, en train déjà de se faire un nom par ses travaux de physique. Marie Skledowsky devint son assistante, et en 1895, sa femme. Elle avait 28 ans.

C'est trois ans après leur mariage que fut annoncée la découverte du radium. Et cette découverte n'était pas due à un accident de laboratoire, au hasard; elle était le résultat de longues années de travail en commun, sous les quolibets et dans la dépression et le besoin.

Pierre Curie a toujours déclaré que plus de la moitié de la découverte était due à sa femme, qui jamais ne douta du succès. De plus, les recherches avaient été commencées par elle avant son mariage et c'est Marie Curie qui suscita chez son mari l'intérêt qu'il prit à la radio-activité.

En 1906, Pierre Curie fut tué dans un accident de voiture. Il n'y avait personne pour prendre sa place à l'Université et force fut de créer le précédent le nommer une femme, Mme Curie, qui devint lectrice.

Depuis, les honneurs n'ont fait que pleuvoir sur elle et s'accumuler; mais ils n'ont rien changé chez cette femme étonnante. Mme Curie est restée aussi simple, aussi modeste, presque aussi timide qu'autrefois. Elle est toujours réservée, sensitive à l'extrême, un peu distante, avec quelque froideur, mais sans la moindre hauteur, sans la moindre fierté.

Mme Curie est une des plus pures gloires de notre pays, une des plus

éclatantes de l'humanité. Tous s'inclinent avec admiration et respect devant elle.

Lettre au rédacteur

Nous nous faisons un plaisir de publier ci-dessous une lettre que nous recevons d'un de nos lecteurs:

Nouvelle-Orléans, mai 1921

Nous avons tous vu, lu, et approuvé le charmant et intéressant compte-rendu au sujet du marquis de La Fayette qui a paru dans les numéros de votre journal du 5 et du 12 mai.

Je voudrais rappeler à votre attention qu'il y a à peu près deux ans passés le projet d'élever un monument au célèbre français a été avancé, et que plusieurs éminents personnages, entre autres M. Jusserand, ambassadeur de France; M. Baker, l'ex-ministre de la guerre; M. Daniels, ex-ministre de la marine; M. Hoover, M. Cox, et même M. Harding, notre bien-aimé président, ont bien voulu s'exprimer en faveur de l'entreprise.

Pour une raison ou une autre, l'idée semble avoir été abandonnée pour le moment. On se rappellera que le Times-Picayune avait pendant plusieurs semaines publié un "cartoonlet" intitulé "The peevish pedestal" (le piédestal acariâtre), et beaucoup de personnes avaient été proposées comme candidats pour la place d'honneur sur le piédestal. La Fayette nous semble tout indiqué comme celui qui mériterait mieux de monter là-haut dans le parc nommé pour lui.

Je demande au Times-Picayune, et aussi à sa sœur aînée, l'Abeille, de bien vouloir nous aider à réaliser le projet, de faire reposer sur la base maintenant vide un marbre ou un bronze de ce distingué frère d'armes et associé d'alors.

Au Ciel c'est lui qui le demande, et c'est ici la reconnaissance qui le commande.

Votre très dévoué serviteur,

(R. W. C.)

AU NID DE L'AIGLE

La fete aux flambeaux dans Ajaccio

Ajaccio, le mai.—La vision de la retraite aux flambeaux d'hier soir donne une idée du culte religieux avec lequel on vénère ici la mémoire et l'image de "l'Empereur."

Qu'on se figure tout un peuple dans la rue obscure, car Ajaccio n'a pas encore l'éclairage public. A part quelques cafés illuminés, les maisons étaient noires. Et, en levant les yeux, on pouvait voir à maintes fenêtres, posées sur des étagères avancées, des statuettes de Napoléon, éclairées par des bougies enfermées quelquefois dans des verres de couleur, ce qui fait que cette retraite aux flambeaux devenait presque une procession.

Il y avait quelque chose de mystique dans l'accent de ces milliers de personnes chantant l'Ajaccienne, qui est le chant napoléonien des Corses, et à entendre crier: "Vive Napoléon! Vive l'Empereur!"

Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'aucun monarque n'a laissé pareil enthousiasme vivace dans le pays où il est né.

A neuf heures, ce matin, Mgr Si-meone, évêque d'Ajaccio, a célébré une messe de Requiem dans la chapelle impériale vouée au culte de Napoléon Ier et construite par Napoléon III, en exécution d'une clause testamentaire du cardinal Fesch, oncle maternel du premier des Napoléons.

C'est une petite chapelle en pierre de Saint-Florent, de style Renaissance et qui a la forme d'une croix latine. Le chœur et la coupole sont peints en grisaille. Au-dessous du chœur, dans une crypte circulaire, il y a six sarcophages dont cinq sont occupés. A droite, en

entrant, sur le premier, on lit, en latin: "Maria Letizia Ramolino, mère des rois."

Après avoir assisté à l'office, le maréchal Franchet d'Esperey et les autorités ont visité le Musée napoléonien de l'Hôtel de Ville, dont les pièces faisaient partie de la collection des œuvres d'art léguées à Ajaccio, en 1839, par le cardinal Fesch.

Un petit buste en marbre du roi de Rome enfant, par Bosio, a retenu les visiteurs autour de lui. C'est celui-là même que Napoléon gardait dans sa chambre, à Sainte-Hélène. Et l'on ne peut se défendre d'une émotion devant cette pierre sur laquelle, pendant six ans, Napoléon jeta ses regards de père exilé.

Carpeaux, Gérard, Canova, Girodet, Cabanel, Gros, Lejeune, sont les auteurs les plus connus dont on voit les noms sur ces œuvres.

Avant de partir, le maréchal a longuement examiné l'acte authentique du baptême de Napoléon Ier, inscrit sur le registre paroissial et qui est là, dans une petite vitrine.

L'après-midi, on a inauguré des plaques commémoratives.

Sur l'une d'elles est rappelé un incident peu connu qui se déroula ici, rue des Ecoles, le dimanche de Pâques 8 avril, 1792, et qui fut un des épisodes de la rivalité qui existait en Corse entre la famille Bonaparte et la famille Pozzo di Brogo.

A la suite d'une dispute entre deux jeunes garçons qui jouaient aux quilles, un conflit sanglant éclata entre la population et les gardes nationaux, dont Bonaparte venait d'être élu lieutenant-colonel en second. Ce dernier, intervenant avec ses gardes, se trouva en danger de mort. Il fut sauvé par Mlle Marianne Ternano, une de ses parentes, qui, de sa fenêtre, lui fit signe de se réfugier dans son couloir, par où le jeune chef put entrer dans le séminaire qui servait alors de casernement aux troupes.

Deux canonnières, l'une française, l'autre italienne, viennent d'arriver. Les visites traditionnelles ont lieu au milieu des pétards, des chants et des fanfares.

Ce n'est que la veille de l'anniversaire. Demain seulement la Corse va montrer comment on peut, après cent ans, aimer Napoléon.—Hector Ghilini.

LA DISPARUE

L'ex-impératrice d'Allemagne qui vient de mourir, avait, en bonne Prussienne qu'elle était, horreur de la France, et, bien entendu, elle boycottait ses modes féminines tant qu'elle le pouvait. A ce sujet, la princesse Louise de Belgique publie dans ses mémoires l'amusante anecdote suivante:

"L'impératrice avait de la peine à s'habiller et à se coiffer avec art. Il suffisait de la voir sur le trône pour qu'il fit l'effet d'un fauteuil bourgeois. Plus tard elle eût meilleur goût.

"Guillaume II, étant venu à Vienne, fut reçu selon son rang. Je me parai du mieux que je pus pour lui faire honneur.

"Si habitué que l'on fut à ses boutades, je ne m'attendais pas à l'entendre me dire en français, qu'il parlait excellentement, jusque dans ses gallicismes les plus hardis:

"—Où te fais tu coiffer et habiller? A Paris?

"—A Paris quelquefois; à Vienne généralement. Je suis la mode et compose mes toilettes à mon idée.

"—Tu devrais choisir les chapeaux d'Augusta et l'aider pour ses robes. La pauvre femme est toujours "fagotée" comme l'as de pique."

"Voilà comment, pendant une assez longue période, l'impératrice d'Allemagne s'est approvisionnée à Vienne, chez mes fournisseurs, de toilettes auxquelles j'ai collaboré."

On a mauvaise grâce à vouloir conduire les autres quand on se conduit mal soi-même.—Héreau.